

Si tu savais, Elvis...

Elvis Gratton II (Miracle à Memphis) de Pierre Falardeau

Jean Beaulieu

Volume 18, Number 1, Summer 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26531ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, J. (1999). Review of [Si tu savais, Elvis... / *Elvis Gratton II (Miracle à Memphis)* de Pierre Falardeau]. *Ciné-Bulles*, 18(1), 30–31.

Si tu savais, Elvis...

PAR JEAN BEAULIEU

TElvis n'est pas mort... il se porte même très bien, fait des miracles, se prend pour Céline Dion et mange du pâté chinois. Sa femme Linda n'étant plus à ses côtés (elle aurait été enlevée par des extraterrestres) pour assister à sa résurrection, notre Bob Gratton national est pris en charge par un dénommé D. Bill Clinton (Barry Blake, plus vrai que nature), faiseur d'images et de vedettes. Et pour l'accompagner (inutilement) durant toutes ses nouvelles péripéties, son beau-frère Méo (campé par le sibyllin Yves Trudel) — ce personnage n'avait été qu'évoqué dans les trois premiers courts métrages — qui marmonne sans cesse comme un abruti en mâchouillant un vieux bout de cigare froid et que seul Bob parvient à comprendre. Par contre, notre banlieusard satisfait a «évolué»: maintenant, il voit grand. Finies les imitations d'Elvis Presley, Bob Gratton devient dorénavant une icône de la musique rock, et son succès se mesure à l'audimat planétaire. Qui l'eût cru?

Falardeau et Poulin y ont cru — eux qui sont devenus les docteurs Frankenstein québécois, en créant un monstre dont la popularité imprévue leur a échappé. Inventé au lendemain du référendum de 1980, le personnage ne pouvait faire autrement que ressusciter, tôt ou tard, après celui de 1995. Mais cette résurrection était-elle bien nécessaire? Pour l'expliquer, il faut peut-être davantage se tourner vers les nombreuses difficultés auxquelles a dû faire face l'auteur principal pour le financement d'un projet de long métrage sur les Patriotes de 1837-1838, ce qui l'a amené à une impasse professionnelle. Comme la demande avait été insistante (notamment du côté du producteur Christian Larouche, et aussi par la ferveur populaire au fil des années) de donner une suite à **Elvis Gratton: le King des Kings**, le moment de s'exécuter, à l'aube du prochain millénaire (et référendum?), semblait enfin convenir parfaitement aux deux compères.

Seulement, que faire d'un personnage qui incarne ce que les auteurs exècrent le plus: le parangon du Québécois de droite, fédéraliste et colonisé. (Le problème, c'est que ce diable de Julien Poulin réussit à nous rendre sympathique, voire attachant, ce monstre de qué-tainerie, de bêtise, de naïveté et d'intolérance — et le malheur, c'est qu'on se surprend à se reconnaître sous certains aspects dans ce miroir grossissant.) Le premier opus (en particulier, le premier des trois courts métrages) avait dénoncé férocement tout ce que représentait ce personnage, en utilisant un humour tantôt subtil, tantôt gras, jouant ainsi sur deux registres comiques qui atteignaient un certain équilibre, surtout en tenant compte du message sous-jacent. Voilà que la seconde mouture reprend non seulement certains gags de l'œuvre originale mais s'enferme davantage dans un humour à forte teneur en cholestérol. Les auteurs ont voulu tout de même ratisser plus large en s'attaquant à l'establishment (encore) mais également à l'impérialisme culturel (et, bien sûr, économique) des «Américains», à la putasserie des médias et des faiseurs d'images ainsi qu'au consumérisme de masse. Vaste programme!

En bon empêcheur de dormir en rond, Falardeau n'a pas l'habitude d'y aller avec le dos de la cuiller lorsqu'il veut faire passer son message. Sans doute frustré devant le statut de film-culte d'**Elvis Gratton**, du moins du fait que son personnage vedette soit devenu une sorte de furoncle permanent qu'on n'arrête pas de gratter avec un certain plaisir pervers, cette fois il décide de jouer ses cartes à fond, ne ménageant ni la chèvre ni le chou, pour grossir sa créature et hypertrophier le trait satirique.

Le film démarre avec un montage amusant montrant en alternance «exploits» et déclarations de Jean Chrétien, Bill Clinton et Boris Eltsine — ce qui n'est pas sans rappeler le pamphlet vitriolique du **Temps des bouffons**. Le ton est donné, mais malheureusement non

Elvis Gratton II (Miracle à Memphis)

maintenu. Car toute comédie (à la scène comme à l'écran) est question de rythme, et, dans ce film-ci, il fait cruellement défaut. On a alors droit à une litanie de gags (dont certains font mouche tout de même), allant des pires clichés ou vulgarités (le réalisateur français emmerdeur venu tourner un documentaire sur la vedette québécoise, le cours d'anglais, la scène de la «bécosse» et la séance pseudo-érotique avec une actrice dotée d'une poitrine de type «boules de bowling») aux redites (la machine à ticket de stationnement, la cassette de baseball, le discours sur l'identité culturelle) en passant par des situations répétées ou étirées *ad nauseam* en dépit de bonnes idées de départ (le «dialogue» avec la voiture, les questions des journalistes «ethniques», le discours du message télévisé pour le Parti libéral). Bien qu'on soit prêt à accepter quelques incohérences ou invraisemblances de scénario si le rire est rédempteur, ici, aucun «second ou troisième degré» ne peut racheter un tel enlèvement.

Pourtant, lorsque la farce bedonnante laisse place à un humour davantage fondé sur le sens de l'observation sociale (par exemple, la scène dans le fast-food où un jeune couple avec enfant avoue son admiration au grand Bob «parce que vous dites ce qu'on pense»), le coup ébranle davantage, heurtant la fierté de tous ceux et celles en qui vibre la fibre patriotique québécoise, et ce, même au premier niveau de lecture.

D'ailleurs, on se demande à qui ce film s'adresse. En effet, Falardeau semble s'aliéner ses deux publics possibles. D'une part, les intellos ou autres cinéphiles souffriront du manque de rigueur et de finesse qu'ils devront subir jusqu'à dix minutes de la fin: trop peu, trop tard! D'autre part, les amateurs de comédies populaires, qui ne vont jamais voir de films québécois (exception faite sans doute des **Boys I et II**) mais qui ont vu le premier **Elvis Gratton** en vidéo, apprécieront peut-être les nouveaux avatars de leur héros, mais ils risquent de trouver moins drôle l'interrogation préépilogue des auteurs qui opère une cassure nette dans l'intrigue, sans compter que le réalisateur leur assène un sérieux uppercut avec un commentaire acerbe, sinon méprisant. Cet effet de distanciation ne fait que révéler le constat d'échec ou d'impasse avoué de la part des scénaristes. La fin du film laisse tout de



Julien Poulin dans
Elvis Gratton II
(*Miracle à Memphis*)
de Pierre Falardeau
(Photo: Carl Valiquet)

même la porte ouverte à une troisième aventure, bien que le filon soit épuisé.

En conclusion, si **Elvis Gratton II (Miracle à Memphis)** était attendu comme le Messie, il arrive plutôt comme un «casseux de party». Bref, qu'il ait réalisé ce film «pour le steak» ou non, Falardeau, en misant sur la bêtise et la facilité plutôt que sur la finesse et la subtilité, risque d'enfoncer plus profondément encore le clou de l'autosatisfaction du spectateur québécois devant la médiocrité des comédies qu'on lui sert sur un «écran d'argent», et qui ne pourra que dire: «Vive nos chaînes (de télé!)». Et si la majorité du peuple québécois s'identifie à ce colonisé, mieux vaut oublier l'idée même de l'indépendance. La seule bonne chose à en tirer, c'est que le succès (probable) de ce film pourrait permettre au cinéaste d'obtenir le financement nécessaire pour tourner son prochain projet.

Le King est mort (du moins, on le souhaite!), vivent les Patriotes. Au moins, ces derniers se situent du «bon côté de la clôture». Espérons seulement que, cette fois, Falardeau (comme dans **Octobre**) armera son discours en faisant davantage confiance au langage cinématographique plutôt qu'au seul pouvoir des mots. ■

Elvis Gratton II
(*Miracle à Memphis*)

35 mm / coul. / 105 min /
1999 / fict. / Québec

Réal.: Pierre Falardeau
Scén.: Pierre Falardeau
et Julien Poulin
Image: Alain Dostie
Mont.: Mathieu Beaudin
et Claude Palardy
Mus.: Jean Saint-Jacques
Prod.: Bernadette Payeur -
ACPAV et Christian
Larouche - Films Cinépix
Dist.: Films Lions Gate
Int.: Julien Poulin, Yves
Trudel, Barry Blake, Jacques
Thériault, Michèle Sirois